



VOYAGE
EN
ESPAGNE
P. TOWNSENI

I

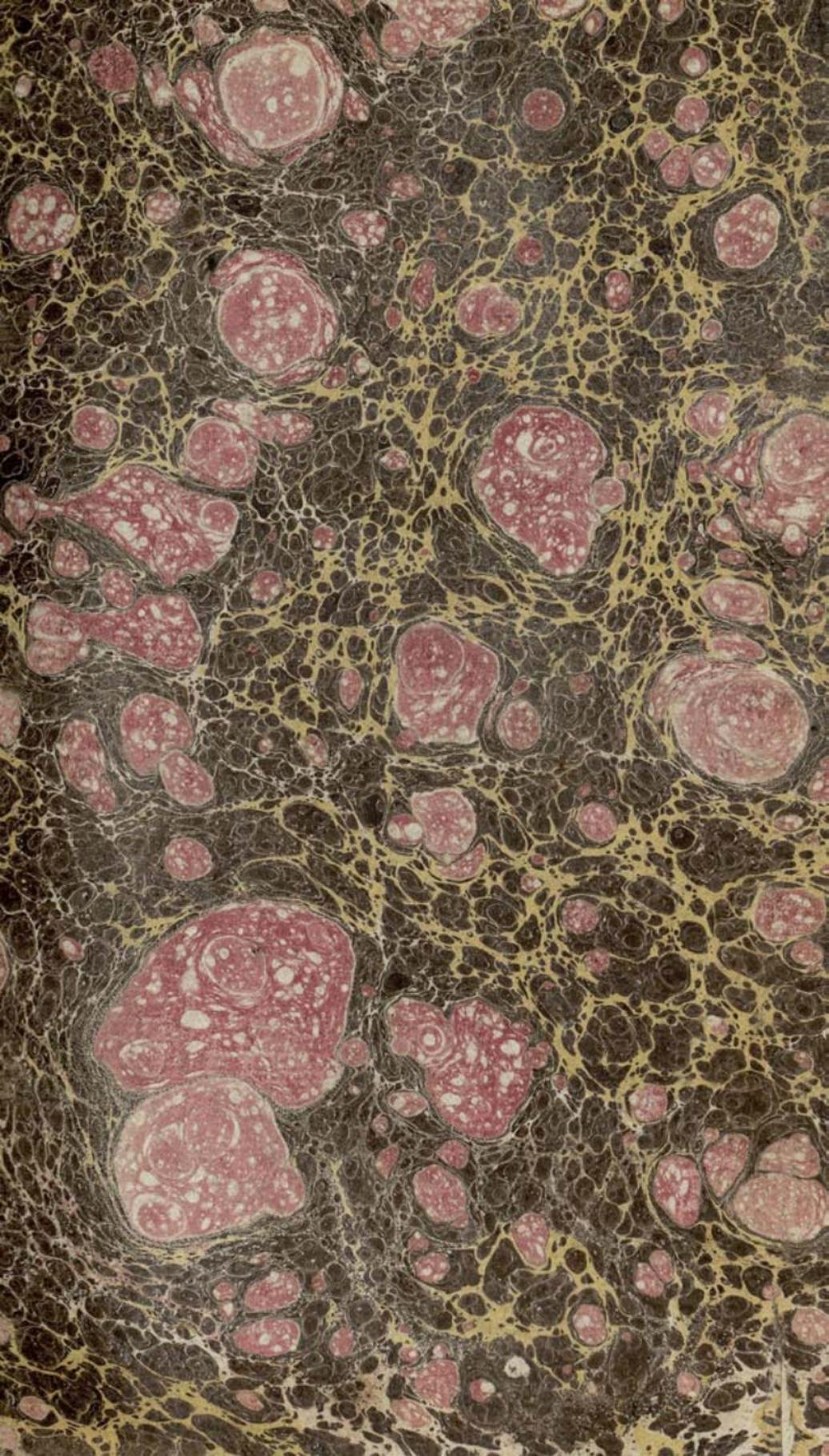
FONDO ANTIGUO
A-2983/1
Bib. Regional

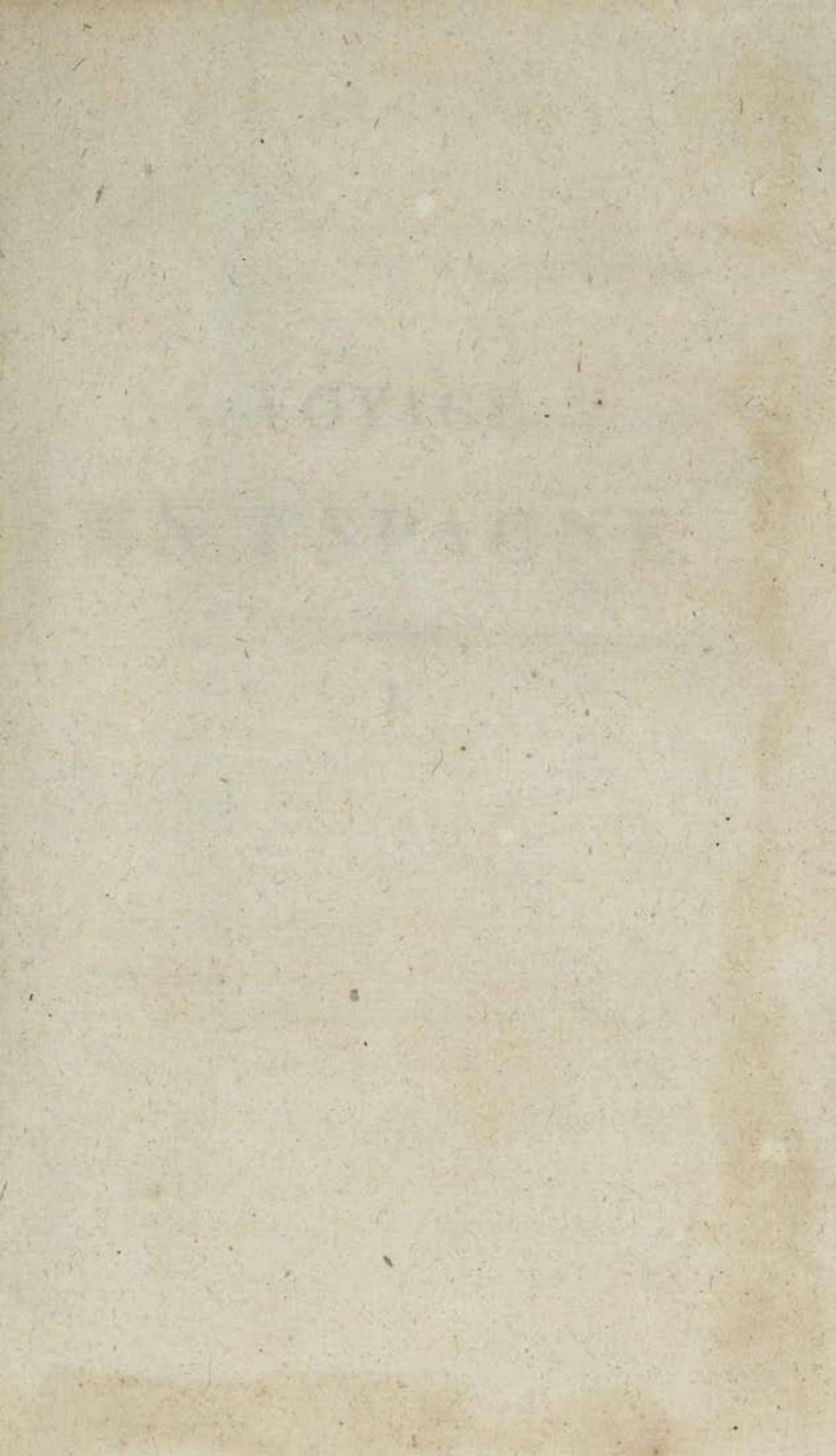


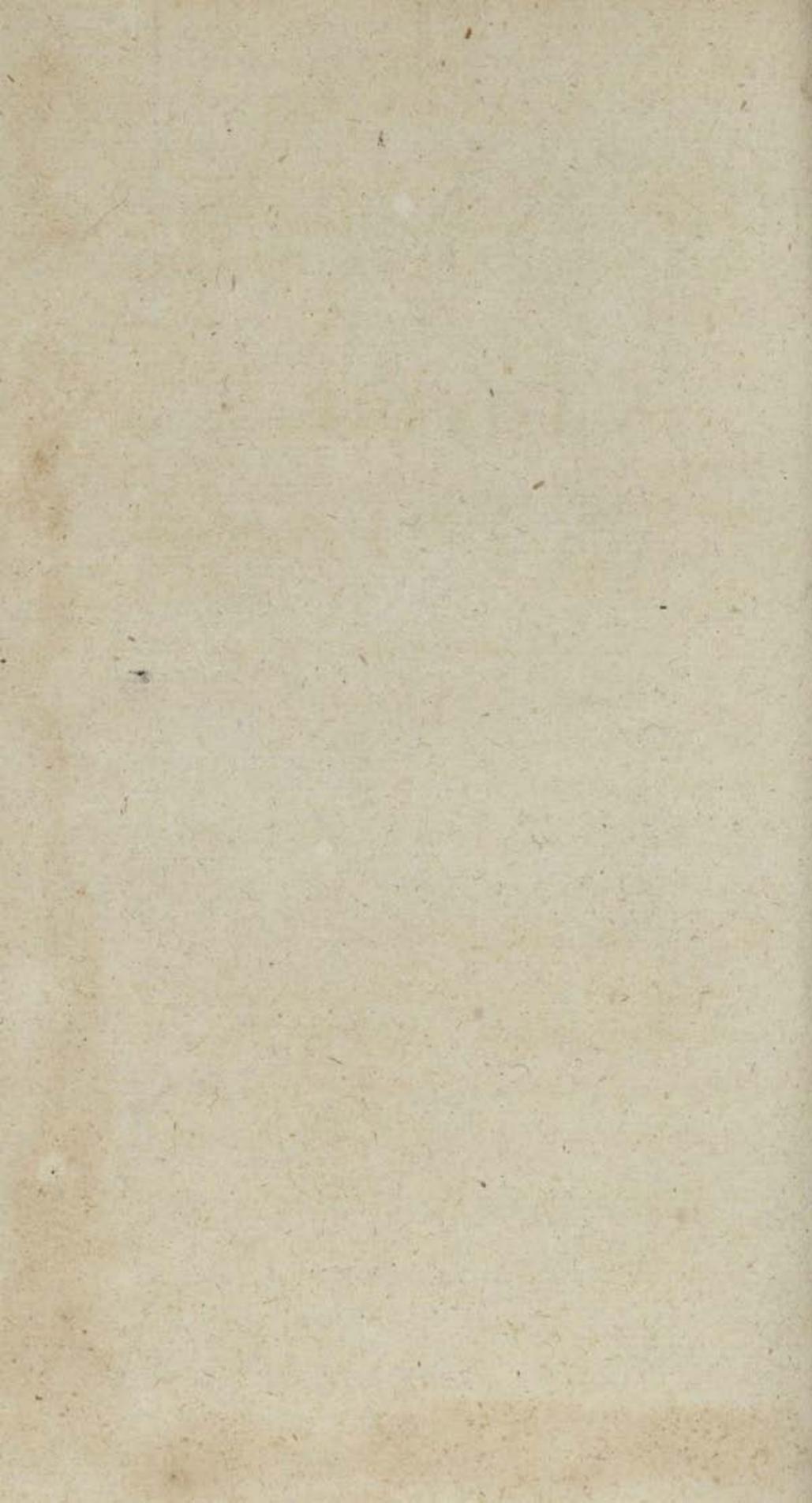
J. M.
ANDRÉ



EX-
LIBRIS







A - 2983/1

12
143250

VOYAGE
EN ESPAGNE.

I.

TOUR PREMIER

PARIS.

DEBITE IMPRIMERIE CHARRAS

1845

*Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la
Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas
signés par moi, seront saisis.*



EN ESPAGNE.

VOYAGE EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787,

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays ; le tableau de l'agriculture , du commerce , des manufactures , de la population , des taxes et revenus de cette contrée , et de ses diverses institutions ;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2^e ÉDITION,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE ;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES,

Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal , dressée d'après Don *Lopez* et *Tofino*, et assujétié aux nouvelles observations , par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe ; plusieurs vues, plans, cartes , etc.

TOME PREMIER.



PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N.º 3.

1809.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

DANS ce moment où tous les regards sont tournés vers l'Espagne, vers ce royaume jadis si florissant, plongé depuis long-temps dans un sommeil presque léthargique, et qui est appelé à reprendre, sous un nouveau gouvernement, la place qu'il doit tenir parmi les puissances de l'Europe; dans ce moment, dis-je, où les relations doivent se multiplier entre les Français et les Espagnols, le public recevra peut-être avec intérêt la traduction d'un Voyage en Espagne, dans lequel l'auteur nous fait connaître ce pays, son agriculture, ses principales fabriques, sa population, son commerce et ses diverses institutions.

Ce voyage, quoique publié en Angleterre depuis plusieurs années, n'a cependant point vieilli. L'Espagne depuis long-temps est restée stationnaire; son agriculture ne s'est point perfectionnée; ses manufactures se sont peu multipliées; ses mœurs n'ont point changé: l'Espagnol dédaigne trop tout ce qui vient de l'étranger, pour mettre à profit les lumières qu'il pourrait en tirer: aussi l'Espagne est-elle encore de nos jours telle qu'elle était au moment où a écrit Townsend.

Un séjour de quelques années en Espagne, m'a mis à même d'apprécier l'exactitude de notre auteur, et l'utilité d'un pareil ouvrage pour diriger les voyageurs qui se proposent de visiter l'Espagne. Je puis donc espérer que, quoique M. Bourgoing nous ait donné son excellent *Tableau de l'Espagne*

moderne, le lecteur me saura quelque gré de lui faire connaître, sous d'autres points de vue, cette partie de l'Europe si belle et trop peu visitée. On voudra bien se ressouvenir, en lisant ce voyage, que Townsend écrivait avant la révolution française, et que cette traduction s'imprimait lors de l'abdication de Charles IV.

Je dois encore relever ici un reproche que M. Bourgoing fait à notre auteur, quand il dit, dans sa préface, « qu'on pourrait lui reprocher un peu de précipitation dans ses jugemens, et un peu trop de confiance dans la crédulité de ses lecteurs ». M. Bourgoing n'appuye cette assertion sur aucun fait, et la justice eût exigé de lui d'ajouter que, malgré cela, il n'avait pas craint de puiser dans son ouvrage, et sans le citer, de quoi enrichir les nouvelles édi-

tions de son *Tableau de l'Espagne moderne*; c'est ce dont on pourra se convaincre aisément en comparant ces éditions subséquentes avec la première, qui a paru presque en même temps que le voyage de Townsend.

J'ai ajouté quelques notes dans les endroits où le texte semblait exiger quelque éclaircissement.

NOTE DU LIBRAIRE.

L'Atlas joint à cet ouvrage a été enrichi de planches nouvelles, dont la plupart ont été tirées du bel ouvrage de Cavanilles ¹. La carte générale d'Espagne et de Portugal a été dressée avec le plus grand soin, par *M. Lapie*, ingénieur-géographe, d'après *Don Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations; celle qui porte le n° XIX a été également dessinée par cet habile géographe.

J.-G. DENTU.

¹ *Observations sur le royaume de Valence.*

RAPPORTS de quelques poids, mesures et monnaies anglaises employées dans ce Voyage, avec les poids, mesures et monnaies françaises.

MESURES ANGLAISES.		LEUR VALEUR.						
		Anglaises, en anciennes mesures de France,			en nouvelles mesures de France.			
Pied	» 12 »	» »	» 11	3 $\frac{11}{95}$			} Mesures linéaires.	
Verge (yard)	3 » »	» 2	9 9		0,304	8		
Perche	16 6 »	» 15	5 9		0,914			
Mille	5280 » »	» 4956	» »		5,029			
Acre	43560 ^{pieds carrés.} » »	» 38540 ^{pieds carrés.} » »			40 ares et $\frac{457}{1000}$		} Mesures carrées ou de superficie.	
			ou 1065 tois. car.					
Pied cube	» 1728	» »	1427 $\frac{7}{10}$		28,32		} Mesures de capacité ou de solidité.	
Boisseau (bushel)	1 450	1 71 $\frac{1}{4}$			35,69			
Quarter, 8bois.	10 144	8 570			285,52			
Pinte	» 28 $\frac{7}{8}$	» 23 $\frac{17}{20}$			000,473			
Gallon, 8 pintes	» 231	» 190 $\frac{1}{5}$			003,784			
Hogshead, 504 p.	8 720	6 1652			238,39			
Tonneau, 4Hogsheads	33 1188	27 1424			953,56			
Liv. av. du poids.	liv. » 16 onc. grains.	liv. » 14 5 51 grains.			450,15		} Poids.	
Livre de roy	» 12 » »	» 12 » 58			370,19			
Quintal	112 avoir du poids.	102 15 » »			50,417,00			

MONNAIES.

MONNAIES ANGLAISES.

LEUR VALEUR.

	liv. tourn.	sous.	den.	fr.	cent.
Farthing	» »	» »	6,30	»	24
4 farthings	1 penny	» »	2 0,13	»	99
12 pences	1 schelling	1 4	1,56	1	19
14s. ou 20sch.	1 liv. sterling	24 2	5,20	23	84
21 schellings	1 guinée	25 16	»	24	99

Tableau des Monnaies, etc., à la suite de la Préface.

Rapports des poids, mesures et monnaies de la Castille, avec les poids, mesures et monnaies de France.

Mesures linéaires.

Le pied vaut $125\frac{3}{5}$ lignes françaises, ou $277\frac{3}{4}$ millimètres.

La vara $369\frac{2}{5}$ $835\frac{1}{5}$

100 varas font $70\frac{11}{100}$ aunes de Paris.

100 aunes de Paris font $142\frac{63}{100}$ varas castillannes.

Mesures de contenance pour les liquides.

Le cahiz est la plus grande mesure pour les grains; il contient 12 fanegas.

La fanega contient 12 celemines, que l'on divise en 2, 4, 8, 16, 32 ou 64 parties de celemines. Sa capacité est de 2706 pouces cubes français, ou $53\frac{2}{3}$ litres.

100 fanegas font $34\frac{336}{10000}$ septiers de 12 boisseaux de Paris.

Le celemine est de $225\frac{1}{2}$ pouces cubes, ou $4\frac{17}{30}$ litres.

Il ne faut pas confondre la fanega mesure de grains, avec la fanega mesure d'arpentage.

Mesures de contenance pour les liquides.

Le moyo est la plus grande mesure des liquides à Madrid; il contient 16 cantaros, ou 128 azumbres.

Le cantaro ou arroba de vin, contient 8 azumbres; sa capacité est de $774\frac{14}{5}$ pouces cubes, ou $15\frac{2}{5}$ litres.

L'azumbre contient 4 quartillos.

Le quartillo, trente-deuxième partie de l'arroba, équivaut à un solide de $24\frac{41}{10}$ pouces cubes français, ou $0\frac{48}{100}$ litre.

100 arrobes font $1649\frac{3}{4}$ pintes de Paris.

1000 pintes de Paris font $60\frac{615}{1000}$.

Mesures de pesanteur ou poids.

Le marc équivaut à 8 onces, ou 4328 grains français, ou $229\frac{2}{3}$ grammes.

La livre de 2 marcs 16 onces, ou 8656 grains français, ou $459\frac{1}{3}$ grammes.

100 marcs castillans font $95\frac{2}{3}$ marcs de Paris.

100 marcs de Paris $106\frac{4}{100}$ marcs castillans.

100 livres castillannes $95\frac{2}{3}$ livres de Paris.

100 livres de Paris $106\frac{4}{100}$ livres castillannes.

L'*arroba* de 25 livres castillannes vaut $25\frac{1}{3}$ livres poids de marc, ou 11 kilogrammes et 98 centigrammes.

Le *quintal* est composé de 4 *arobes*, ou 100 livres castillannes.

MONNAIES.

La *quadruple*, monnaie d'or effective; elle vaut 75 livres de France, et se subdivise jusqu'à un seizième en monnaies effectives.

La *piastre* forte; elle vaut 20 réaux de vellon ou 10 de *plata*; elle se subdivise en demi, quart et huitième de piastre.

La *piezetta* vaut 4 reaux de vellon, environ 20 sous de France.

Le *real de plata* ou demi *piecette* contient 68 *maravedis*; elle vaut 10 sous de France.

Le *real de vellon*, vingtième partie de la piastre ou 5 sous de France; il contient $3\frac{1}{4}$ *maravedis*.

Le *quarto*, 2 liards; monnaie de cuivre.

L'*ochavo*, 1 liard; *idem*.

Le *maravedis*, monnaie idéale, est la trente-quatrième partie du *real de vellon*.

La *piastre courante* est aussi une monnaie idéale, qui ne vaut à peu près que 3 francs 75 centimes.

On divise aussi quelquefois le *real de plata* en $3\frac{1}{4}$ *maravedis de plata*, au lieu de 68 *maravedis de vellon*; mais à Madrid, on tient généralement les comptes en *reaux* et *maravedis de vellon* (1).

(1) Les rapports ci-dessus sont tirés en partie de la *Bibliothèque britannique*, et en partie du *Guia de Comerciantes*, imprimé à Madrid en 1800.

VOYAGE

EN ESPAGNE.

~~~~~

Voyage depuis les frontières d'Espagne jusqu'à Barcelone.

---

QUICONQUE ne l'a pas éprouvé par soi-même, ne peut concevoir la satisfaction et le délice avec lequel un voyageur jète ses regards sur une contrée dans laquelle il est prêt à entrer pour la première fois. Tout l'intéresse ; son attention est agréablement fixée par une riche variété de formes, de productions, de manières et d'habitans, auxquelles il n'est point encore habitué, et qui, à proportion du prix qu'il met à acquérir de nouvelles connaissances, augmenteront à chaque pas son trésor. L'aspect du pays, les produits végétaux, les animaux, tout est nouveau, ou au moins tout a quelque chose de nouveau pour lui ; et les objets même qui lui sont le plus familiers, le frappent par des particularités dues au sol ou au climat, et qui ont souvent pour lui les charmes de la nouveauté.

Dès mon entrée en Espagne , après avoir jeté mes regards de tous côtés , pour prendre une idée générale du pays que j'avais à mes pieds , mon attention fut fixée par un phénomène , alors nouveau pour moi. En montant les Pyrénées , après avoir perdu de vue la pierre calcaire , je n'avais trouvé que du schiste sur toutes les sommités des montagnes ; et je jouis en voyant combien le pays qui s'offrait à moi , était redevable , pour ses riches récoltes , à cet heureux mélange de calcaire et de schiste. Ces rocs élevés dans les plus hautes régions , exposés à l'action réunie du froid et de la pluie , brisés et réduits en poudre , sont chassés par les vents , ou entraînés par les torrens ; le schiste brisé produit de l'argile , la pierre calcaire de la chaux , et l'un et l'autre fournissant le sable qu'ils contiennent , ils unissent leurs trésors pour enrichir le pays qui est au-dessous d'eux et lui fournir une marne qui se reforme sans cesse.

Jusque-là rien ne m'avait surpris ; mais après que j'eus passé les sommités de ces montagnes , et que je fus entré en Espagne , je commençai à descendre au midi ; je m'attendais à rencontrer les scènes les plus enchanteresses , les

récoltes les plus riches, et les signes de la plus grande abondance; au lieu de cela, l'aspect du pays, immédiatement au-dessous de moi, me parut désolé et aride, sans le moindre point de vue qui pût intéresser mes yeux ou mon esprit.

Je dois avouer que je fus d'abord tenté d'attribuer cet hideux aspect, à un manque d'industrie chez les habitans, à un vice dans le gouvernement, ou à quelque erreur dans leur économie politique; mais après avoir mieux examiné, je découvris bientôt la cause réelle de cette aridité, dans la nature stérile du sol, et dans le manque de ces deux sources inestimables de végétation, la pierre calcaire et le schiste, que l'on ne voit près des sommités qu'au nord; et dès l'instant où on commence à descendre au midi, le roc change, et on trouve le granit.

Cette circonstance n'est pas particulière aux Pyrénées, elle a été observée dans d'autres grandes chaînes de montagnes; et comme ce fait est très-digne d'attention, il pourra mériter dans la suite une discussion particulière. Le sol qui provient de la décomposition du granit n'est point favorable à la végétation; car,

quoiqu'il contienne toutes les parties constituantes de la marne, cependant le sable prédomine, et l'argile est en si petite proportion, que les pluies et les rosées contribuent peu à la nutrition des plantes, parce qu'elles passent rapidement au travers du sable, ou sont bientôt évaporées et perdues dans l'air. La proportion de ces ingrédiens, que l'on a trouvée être la plus productive, est parties égales d'argile et de terre calcaire, avec un quart du tout de sable siliceux pur. Cette proportion a été établie par les expériences de M. Fillet, comme on peut le voir dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1772.

Il est impossible de passer les Pyrénées sans admirer la sagesse du traité de l'an 1660, auquel elles ont donné leur nom; ce traité fixe les limites les plus naturelles qui puissent exister, l'Océan seul excepté, entre deux grandes nations commerçantes. Il fut une époque où les rivières formaient les limites les plus ordinaires d'un empire; mais dans l'état de civilisation, leur nature a été changée, et elles ont été considérées par toutes les nations comme la partie la plus précieuse de leurs possessions; tandis que les sommités des montagnes,

abondant en passages aisés à défendre , forment une forte barrière contre un pouvoir voisin , une barrière qui est naturellement déterminée par le départ des eaux ; et ces sommités étant peu susceptibles de culture , laissent un espace convenable entre les possessions profitables des deux nations voisines.

Les seules productions végétales utiles de ces hautes montagnes de la Catalogne , sont l'ilex et le liège ; le dernier est très-précieux à raison de son écorce. Quand ces arbres sont âgés de quinze ans ils commencent à donner une écorce vierge, qui n'est bonne qu'à brûler. Au bout de huit autres années l'écorce s'améliore , mais elle n'arrive à son état parfait qu'à la troisième période , après laquelle , pendant cent cinquante ans , elle fournit tous les dix ans une marchandise propre à être envoyée au marché. La saison pour écorcer ces arbres est en juillet ou août ; on prend alors un soin particulier de ne pas blesser l'écorce intérieure.

De Perpignan à la *Jonquièrre*, village de 627 ames , le premier que l'on trouve après être entré en Espagne , il y a sept lieues ou quatre postes de France. Ici les auberges commencent à montrer leur misère. Les croi-

sées sont sans vitres, et les lits sans rideaux; ont seulement trois planches posées sur des tréteaux pour supporter un matelas.

Il est curieux de voir les paysans exercer leur adresse, en buvant sans toucher l'ouverture de la bouteille avec leurs lèvres; et il est vraiment étonnant de voir la hauteur de laquelle ils laissent tomber la liqueur en un courant continu, sans jamais manquer leur but ni répandre une seule goutte. Pour cela l'orifice d'un des goulots de la bouteille est petit, et dès leur enfance, ils apprennent à avaler comme les Thraces, avec leur bouche entièrement ouverte<sup>1</sup>.

Le 10 avril, nous quittâmes le matin de bonne heure la Jonquièrre, en suivant un chemin pendant long-temps bordé par un petit ruisseau, qui en hiver forme un torrent furieux. Le sol, comme on peut s'y attendre, est un sable stérile. Les terrains cultivés sont couverts de vignes, d'oliviers et de seigle, ceux non cultivés abondent en lièges. Au pied des Pyrénées nous trouvâmes une vallée étendue, par-tout environnée de montagnes, excepté seulement vers la mer, où elle a une

<sup>1</sup> HORACE, liv. I, ode 36.

petite ouverture près de *Castillon de Empurias*, dans la baie de Roses. Dans cette plaine assez vaste ou plutôt ce bassin qui, regardé d'en haut, paraît plat et uni, il y a plusieurs montagnes, dont quelques-unes s'élèvent rapidement, et d'autres d'une manière plus douce; elles sont couvertes de différentes espèces de sol, mais principalement de granit décomposé qui, par des circonstances locales, a acquis plus que sa proportion ordinaire d'argile, ce qui a rendu très-végétal le quartz ordinairement stérile.

De la Jonquière nous eûmes trois lieues jusqu'à *Figuères*, ville de 4,640 ames, où les Espagnols ont maintenant élevé une forteresse, qui passe pour imprenable. Je ne suis pas en état de juger de sa force, mais quant à sa beauté je ne pus rien concevoir au-dessus. Elle contient des quartiers pour cent et cinquante compagnies d'infanterie, et cinq cents chevaux; des appartemens pour soixante officiers, chacun avec une cuisine, une salle à manger et deux grandes chambres à coucher; une longue rangée de magasins pour des provisions et quatre pour de la poudre; le tout est sur une grande échelle et très-bien fini.

Ces travaux sont faits à l'épreuve de la bombe. Pour fournir de l'eau à la garnison, il y a un grand réservoir sous la parade, formé dans la carrière d'où l'on a tiré la pierre pour ces vastes bâtimens. Le glacis, dans la plus grande partie des fortifications, est formé de roc vif et le tout est défendu par de bons bastions. On dit que douze mille hommes suffisent pour défendre ces travaux. Il y a maintenant une montagne qui commande le fort, mais la patience et l'industrielle persévérance des Espagnols viendront sans doute à bout de l'ôter, ou au moins de la réduire au-dessous du niveau du fort.

Il serait difficile de se faire une idée exacte de tout le travail perdu dans l'établissement d'une place aussi forte; mais je puis me hasarder à assurer, sur l'autorité de ceux qui sont juges compétens, que si les mêmes sommes eussent été répandues dans la culture du sol, dans l'établissement de fermes; qu'on les eût employées à faire des canaux et à réparer les routes pour exciter les étrangers à venir en Espagne, au lieu de bâtir des fortifications pour les en chasser, la face de tout le pays eût été changée, non-seulement pour sa beauté, mais aussi pour sa force. La folie de toutes les

guerres offensives commence à être sentie en Europe, mais plus spécialement en France; quant aux guerres défensives, la résistance de l'Amérique, par son issue heureuse, et celle de la Corse qui, quoiqu'elle n'ait pas réussi, a coûté cinq fois plus à la France que ne vaut sa conquête, prouve qu'un pays passablement fort par lui-même et bien défendu par ses habitans, n'a pas besoin de fortifications pour repousser des usurpateurs.

Des fortifications étendues coûtent des sommes immenses à élever, et tellement à entretenir qu'on les laisse ordinairement dépérir. Chaque forteresse pareille demande une armée pour la défendre; et quand le moment de l'épreuve arrive, le tout peut dépendre de la faiblesse ou de la trahison d'un commandant, et, au lieu de défendre le pays, elle peut servir de retraite à l'ennemi<sup>1</sup>. Si un homme capable a le bonheur de commander, en admet-

<sup>1</sup> Townsend en écrivant ceci, ne croyait pas que l'expérience viendrait aussi vite prouver la vérité de son assertion, puisque, dans la dernière guerre des Pyrénées, cette forteresse, qui passait pour imprenable, s'est rendue aux Français, sans coup-férir, et sans avoir fait d'autre perte, que ceux qui périrent par l'explosion d'un ma-

tant que le pays soit bien peuplé et bien gouverné, ne peut-on pas attendre plus de lui dans la campagne que dans la forteresse? La résistance la plus opiniâtre des Romains n'eût-elle pas lieu dans une ville qui n'avait point de murs? On peut voir dans un discours du baron de Hertzberg, qu'elle était à ce sujet l'opinion du feu roi de Prusse; car tandis qu'il employait des sommes légères à ses fortifications, il faisait des dépenses considérables pour encourager l'agriculture et les manufactures dans ses états; il bâtit, dans l'espace de quelques années, cinq cent trente-neuf villages, et y établit 42,609 familles, sur les bords de l'Oder, du Havel et de l'Elbe; outre trois mille familles sur la Netz et la Warthe.

Les fortifications sont seulement utiles pour le maintien d'une domination usurpée, ou pour protéger les bords d'un royaume contre les incursions d'une nation barbare, dont l'unique objet est le butin.

gasin à poudre, auquel les Espagnols mirent le feu avant que toutes leurs troupes se fussent retirées. Le commandant, il est vrai, plusieurs années après une détention pénible, a été condamné à mort, jugement qui a été commué en un bannissement perpétuel.

De Figières à *Girone*, il y a sept lieues ; le sol jusqu'au *col d'Oriol* est tout calcaire, mais vers la moitié du chemin de *Girone*, le chemin passe sur une haute montagne appelée la *Cuesta Regia* ; en la montant nous trouvâmes sa bête composée de poudings, dont la charge est un gravier siliceux, avec un ciment calcaire ; le sommet et toute la région moyenne sont du schiste ; mais en redescendant, près du bas, le même pouding reparaît ; d'où je conclus que cette espèce de roche traverse la montagne, et forme sa base. Ce phénomène est digne d'attention et mérite une recherche et une description plus soignées que ne peut le faire un voyageur pressé.

La situation de *Girone* est délicieuse, placée sur une colline qui regarde au S. O., elle est nourrie par une vallée riche et bien arrosée qui est ouverte au midi, mais bornée au nord et à l'est et abritée par de hautes montagnes. Toute la ville semble avoir été bâtie de poudingues.

Le sol est du sable et de l'argile ; il produit toute espèce de grains, comme des fèves, des pois, du lupin, du froment et de l'orge, avec de la luzerne et du trèfle. Les habitans bêchent

ce terrain avec des tridens, ou des fourches à trois fourchons, et ils labourent avec des bœufs. Les charrues sont comme celles de la Picardie en France, avec cette différence, qu'elles n'ont qu'un manche, et au lieu de versoir elle ont deux ailes de fer fixes au soc, et qui s'étendent au delà du talon, pour remplacer en quelque sorte les oreilles.

Tout le long de la route jusqu'à *Mataro*, le sol et même le sable du bord de la mer, n'est que du quartz et du mica, provenant de la décomposition du granit, et il devient un excellent terreau quand il n'est pas dépouillé de son argile<sup>1</sup>.

Rien n'est si commun que de tirer tout de suite une conclusion; mais si, sans m'assujétir à une tâche pareille, je puis hasarder une conjecture, j'inclinerais à croire, que par-tout où on trouve du sable vitrifiable au bord de la mer ou dans les montagnes calcaires, il provient du granit.

Après avoir voyagé quatre lieues et demie, depuis Girone, nous arrivâmes à *Granotfa*, où nous nous arrêtâmes pour dîner. A trois

<sup>1</sup> C'est-à-dire probablement de l'argile que contient le feld-spath, un des composans de ce granit.

lieues et demie de Calella, la face du pays change ; car laissant là la vallée, nous gravâmes de nouveau des montagnes qui, comme je m'y attendais, sont de granit. Cette variété dans le terrain n'est point désagréable, car quoique ces montagnes soient à peine susceptibles de culture, excepté pour la vigne, la nature ne les a point négligées, elle les a recouvertes avec une libéralité plus qu'ordinaire d'une verdure perpétuelle, et leur a donné une grande abondance d'élégans arbustes, avec une riche variété de buissons à fleur et d'herbes aromatiques.

Après avoir traversé ces montagnes odorantes nous redescendîmes de nouveau dans une vallée, défendue par de grands rochers contre la mer qui voudrait empiéter sur elle. Dans cette vallée nous traversâmes une rivière, qui laisse voir la nature du pays au travers duquel elle coule ; quoique dans ce moment elle contient peu d'eau, et qu'on put facilement la passer à gué, cependant, après de fortes pluies, elle s'écoule avec furie, et entraîne tout ce qui se trouve devant elle. La vallée étant plate et le sol du sable fin jusqu'à une profondeur considérable et sans

aucune cohésion naturelle , les torrens qui ne sont point retenus par leurs bords , ont agrandi leur canal jusqu'à l'étendue de près d'un quart de mille. Ce sable est évidemment provenu du granit dépouillé de son argile par le lavage continuel.

Quand nous eûmes passé la rivière, non loin de son embouchure , nous gravâmes une montagne , de la sommité de laquelle nous jetâmes nos regards sur un rivage où la nature s'offrit sous le plus riant aspect. Dans toute l'étendue de pays que nous avions laissé derrière nous , les vignes n'avaient pas encore commencé à pousser, et sur les montagnes les oiseaux étaient encore plongés dans le silence ; mais ici les vignes offraient de longues branches avec des fleurs , tandis que les oiseaux semblaient se défier les uns les autres pour savoir lequel charmerait nos oreilles d'une plus délicieuse mélodie. Les petites collines étaient couvertes de vignes et d'oliviers, et des bateaux de pêcheurs rendaient la mer toute vivante. Depuis cette hauteur on apercevait un grand nombre de villages , aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Nous prîmes notre logement pour la nuit

dans un de ces villages appelés *Calella* qui, suivant le génie de la langue espagnole, se prononce *Callelia*; il contient 886 ames, et occupe cinquante bateaux à la pêche.

Le matin à cinq heures, quand nous partîmes, je ne fus pas peu surpris de voir un enfant avec un vieillard et une femme âgée, qui portaient chacun une petite corbeille pour ramasser, précisément comme dans le midi de la France, le fumier des mules ou des chevaux qui passent par là. Cette pratique, tout en indiquant la pauvreté du sol, prouve évidemment combien l'industrie des habitans mérite nos louanges.

La conduite des fermiers, dans l'ouest de l'Angleterre, est le contraire de celle-ci. Ils ne cherchent, pour engrais, que le sable et les plantes de l'Océan, et ils négligent la source la plus précieuse des richesses qu'ils pourraient tirer du bétail. Ils mettent une petite valeur à ce que les Catalans méprisent; mais, en revanche, ceux-ci ont soin de ramasser les trésors que les autres laissent perdre, tandis que la vraie sagesse devrait mettre à profit l'un et l'autre.

En allant de *Calella* à *Mataro*, distant de

quatre lieues, le chemin est tout le long sur le bord de la mer; la première partie est sur les rochers de granit, et la dernière sur le rivage.

*Mataro*, port de mer florissant, de 9,679 âmes, a été créé ville, à cause de sa loyauté et de son attachement à la famille royale actuelle. Il y a trois couvens pour les hommes, et deux pour les femmes, avec un hôpital général. Cette ville emploie jusqu'à dix-neuf métiers de tisserands, et seize pour des bas. On y fait beaucoup de dentelles, on y imprime des toiles pour l'Amérique, et elle est distinguée par l'excellence de son vin rouge. A peine y aperçoit-on une personne oisive. Il est cependant déplorable de voir que ceux qui sont occupés à tisser des rubans, perdent une aussi grande partie de leurs peines; car, au lieu d'en faire plusieurs à la fois, tous leurs métiers sont simples. Si c'est le fruit de leur ignorance, le gouvernement devrait avoir soin de les tenir mieux instruits; mais si c'est un effet du préjugé, il devrait, par des récompenses, les engager à devenir de meilleurs économes du temps.

En traversant la Catalogne, on admire, à

chaque pas, l'industrie de ses habitans qui, se mettant de bonne heure à l'ouvrage, et le quittant tard, rendent fertile un sol qui, excepté des vignes, produit naturellement très-peu; mais quand on arrive à Mataro, on est véritablement enchanté. Les fermes sont autant de jardins, divisés par-tout en planches d'environ quatre pieds de large, avec un canal pour le passage de l'eau vers chacune. Chaque ferme a sa *Noria*, espèce de pompe à chaîne qui, par son extrême simplicité, semble avoir été une invention de l'antiquité la plus reculée. Au moyen de cette machine, les habitans tirent, chaque matin, de leurs puits, une quantité d'eau suffisante pour le service du jour; et le soir, ils la distribuent à chaque portion de terrain, suivant la nature de leur récolte. Les réservoirs dans lesquels l'eau s'élève, sont environ de vingt, trente, et même de quarante pieds en carré, et de trois pieds au-dessus de la surface du terrain, avec une pierre plate sur le mur, inclinée vers l'eau, pour que les femmes puissent laver et battre leur linge dessus. Le sol n'est que de sable de granit décomposé, et si léger, qu'on le laboure avec

deux bœufs ou un cheval, ou avec une mule; cependant, avec le secours de l'eau, ce sable est rendu fertile, et produit, sur la même portion de terrain, des grains, du ris, du vin, des oranges et des olives. L'aloès américain sert, dans cette partie de l'Espagne, à former les haies.

Quand nous fûmes près de Barcelone, nous eûmes à traverser une rivière dans laquelle nous comptâmes cinquante malfaiteurs habillés de vert, et employés à nettoyer le canal, avec des sentinelles placés à des distances convenables pour prévenir leur fuite.

Il est curieux d'observer cette marque de mépris pour les Maures, que donnent les habitans de Barcelone, en habillant leurs plus vils criminels, et même leur bourreau, de vert, couleur sacrée des Mahométans, surtout en Afrique.

Depuis Montpellier jusqu'à Bellegarde, la route est large et très-bien entretenue; mais dès que l'on entre en Espagne, jusqu'à environ deux lieues de Barcelone, il semble que l'on n'ait rien fait depuis la création du monde, soit pour faciliter le transport, soit même

pour pourvoir à la sûreté du voyageur. Quoique ces routes puissent paraître détestables à un Anglais, si nous jetons nos regards en arrière, il y a trente ou quarante ans, dans le temps où la plupart de nos routes provinciales étaient dans le même état, et que nous réfléchissions à tout ce qui a été fait depuis ce temps-là, nous pourrions espérer que l'industrie des Catalans ne dédaignera pas un objet d'une aussi grande importance, et que nos enfans qui visiteront ces régions délicieuses, les traverseront avec moins de danger et plus d'agrément que leurs pères ne l'ont fait avant eux <sup>1</sup>.

Le soleil du printemps, au midi des Pyrénées, revivifie le voyageur; mais la saison du carême est suivie d'une circonstance qui n'est pas très-agréable, ni certainement une source

<sup>1</sup> Un des avantages de la guerre, le seul peut-être parmi tant de maux cruels qu'elle a fait éprouver à ce pays, est la réparation des chemins dans les Pyrénées, depuis le Boulou jusqu'à la Jonquièrre. A ces routes impraticables dont parle Townsend, ont succédé des chemins aussi beaux que le comporte ce pays de montagnes, et des ponts de pierre, qui étaient devenus nécessaires pour le transport de l'artillerie.

de richesses pour le pays; pendant ces quarante jours d'abstinence, le voyageur doit apprendre à vivre de poisson et de végétaux; car, quoiqu'on ait maintenant en Espagne quatre jours dans la semaine dans lesquels, par une indulgence spéciale, ils est permis de manger de la viande, peu de personnes sont tentées d'user de ce privilège. La nourriture que l'on trouve dans les auberges, si l'on n'est pas dans le carême, est plus tolérable et à meilleur marché qu'en Angleterre ou en France.

On paye, pour un *volante*<sup>1</sup>, avec une bonne mule, accompagnée d'un bon guide, cinq schellings (6 l.) par jour, sans rien de plus; quinze sous (30 s.) pour le dîner, sans aucune limite dans la quantité du vin; vingt sous (40 s.) pour le souper et le lit; et le matin, deux sous (4 s.) pour le chocolat. Ces prix étant réguliers et fixés, vous n'avez point à vous disputer avec l'hôte, comme les voyageurs

<sup>1</sup> Un *volante* ou *calesire* est une petite voiture légère, ouverte par devant, et à deux roues. On y attèle ordinairement une mule, et si ce *volante* contient deux voyageurs, le conducteur le suit à pied, ou s'assied sur le brancard.

les plus patiens sont souvent obligés de le faire en France.

Dans tout ce pays les bœufs traînent des lourds fardeaux sur la grande route, et se meuvent avec une espèce de vivacité.

## BARCELONE

## ET SES ENVIRONS.

J'AVAIS fait dans mon voyage une grande diligence, dans le but de passer la semaine sainte à Barcelone, et je n'eus pas lieu de me repentir de la peine que j'avais prise pour être présent aux solennités de cette époque religieuse; aucuns citoyens, peut-être, ne font plus de dépenses, ni aucuns magistrats ne prennent plus de soins, que les citoyens et les magistrats de Barcelone, pour les processions de cette semaine si justement ré-vérée.

J'arrivai le mercredi, douze avril; et le matin suivant, de bonne heure, je visitai les églises, pour voir les préparatifs qu'on avait faits pour les cérémonies du soir, dans lesquelles on devait représenter les dernières souffrances du Rédempteur. Dans chaque église, je trouvai deux images aussi grandes que na-

ture, distinguées du reste, parce qu'elles étaient stationnaires, et les objets les plus immédiats de la dévotion; l'une représentait un Christ au sortir de la croix, l'autre la Vierge dans sa plus belle parure, percée de sept épées, et appuyée sur le corps penché de son fils. Outre ces images, la vue était éblouie par un théâtre avec des colonnades, supportant une multitude de cierges, tandis que les oreilles étaient charmées par l'harmonie du chant du chœur.

Plus de cent mille personnes parcouraient, tout le matin, les rues, se précipitant d'église en église, pour exprimer la chaleur de leur zèle, et la ferveur de leur dévotion, en se prosternant dans chacune, et en baisant le pied de l'image la plus révéree. Les spectateurs étaient, la plupart, natifs de la ville; mais aussi un grand nombre, dans cette occasion, venait à Barcelone, des nombreux villages adjacens, et même quelques-uns des provinces éloignées.

Sur la fin du jour, la procession parut, s'avancant d'un pas lent et solennel, le long des rues, et conduite avec la plus parfaite régularité. Le dernier souper du Christ avec

ses disciples ; la trahison de Judas , suivi des sacrificateurs et des gardes ; la flagellation , le crucifiement , la descente de croix , l'onction du corps et sa sépulture , avec tout ce qui se passa lors du scellement de la pierre , et les événemens qui suivirent la passion de Notre-Seigneur ; tous ces objets étaient représentés par des figures de grandeur naturelle , placées dans l'ordre convenable , sur de grands échafauds , dont plusieurs étaient très-élégans , et tous aussi bien ornés que pouvaient les rendre des sculptures et des dorures , de riches étoffes de soie , des brocards , des velours , avec des broderies recherchées , toutes exécutées par les plus habiles artistes nationaux. Aucune dépense n'avait été épargnée , ni dans les matériaux , ni dans la main-d'œuvre de ces images , ni dans les cierges qui furent consumés , dans cette occasion , avec la profusion la plus splendide. Chacun de ces échafauds était porté sur les épaules de six hommes entièrement cachés par une couverture de velours noir , attachée autour du bord de l'échafaud , et pendant presque jusqu'à terre. Cette procession était précédée de centurions romains , couverts de leurs propres

armures, et les soldats de la garnison formaient l'arrière-garde. L'espace intermédiaire était occupée par les groupes d'images que nous avons décrits, suivis de huit cents bourgeois habillés de bougran noir, avec des queues traînantes, et portant chacun un flambeau. Outre cela, cent quatre-vingts pénitens attirèrent plus particulièrement notre attention.

Ils portaient, comme les précédens, chacun un flambeau, mais leur habillement était singulier; il ressemblait un peu à celui de ces enfans habillés de bleu, de l'hôpital du Christ à Londres; c'est une jaquette et un justaucorps réunis ensemble, traînant jusqu'aux talons, et fait d'étoffes de laines grossières, d'un brun foncé, avec un bonnet sur la tête, semblable à ceux que nous appelons bonnets de fous (*fool's cap*); c'est un cône qui couvre complètement la tête et le visage, et qui a des trous pour les yeux. Le but de cette forme particulière est de cacher les pénitens, et de leur épargner la honte. Ceux-ci étaient suivis de vingt autres qui, soit par remords de conscience, soit parce qu'ils s'étaient rendus coupables de plus grands crimes, ou

parce qu'ils étaient salariés pour cela, ou bien enfin, parce qu'ils avaient l'intention d'accroître leurs mérites pour le service de l'église, cheminaient dans la procession nus-pieds, traînant des chaînes pesantes, et portant de grandes croix sur leurs épaules. Leur pénitence était sévère; mais, pour leur consolation, on leur avait assigné le poste d'honneur; car, immédiatement après eux, suivait le corps sacré, placé sur un cercueil de verre, et suivi de vingt-cinq prêtres, habillés de leurs robes les plus riches. Près du corps, une bande bien choisie de haut-bois, de clarinettes, de cors et de flûtes, jouait la musique la plus douce et la plus solennelle. Cette partie de la procession ne manquait de rien de ce qui peut produire de l'effet, et je suis persuadé que quiconque a l'ame sensible, en eût été fortement ému.

Dans les processions actuelles, on ne voit plus en Espagne ces pratiques qui s'étaient glissées dans les temps où régnait la chevalerie, avec toutes ses conceptions extravagantes, pratiques qui offensent l'humanité, et qui ne peuvent s'accorder avec la saine morale. Le magistrat civil, interposant son autorité,

a défendu, sous les peines les plus sévères, des abominations qui, vrais enfans du vice, n'auraient jamais osé paraître, même dans les temps les plus obscurs, sous le voile de la religion. Celui qui brûle d'une flamme criminelle, ne peut plus avouer publiquement sa passion, se fustiger en présence de l'objet de ses désirs; et, par la sévérité de ses souffrances, exciter la pitié de sa vertueuse maîtresse; maintenant, il doit chercher l'obscurité, et s'il se sent porté à se servir de la discipline, il doit le faire où les yeux des humains ne peuvent le voir. Dans ce siècle de raffinement et de connaissances supérieures, si nous portons nos regards en arrière, nous voyons avec surprise l'étrange inconséquence de la conduite de nos ancêtres qui, ne connaissant que les armes, embrassaient et portaient avec eux une religion dont ils n'ont jamais senti l'influence, et dont ils n'ont jamais compris la pureté. Ce n'est pas seulement en Espagne, que la superstition a élevé son trône; toute l'Europe a connu sa puissance; et dans chaque nation où les Goths et les Vandales ont déployé leur bannière victorieuse, nous avons eu des vices exécrables,

chérés par les mêmes individus qui paraissaient embrasés d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, au moins autant que peut l'attester la plus stricte attention aux cérémonies de la religion. Toute l'Europe est sortie de cet état d'ignorance gothique, et l'Espagne, quoique la dernière, ne sera pas, à ce que l'on peut espérer, la moins éclairée.

Quand le cortége fut passé, le peuple se retira tranquillement chez lui, et quoiqu'il y eût plus de cent mille personnes assemblées pour voir ce spectacle, je n'entendis parler d'aucune espèce d'accident. Le jour suivant, avant huit heures du matin, une autre procession faite dans le même esprit, mais plus élégante que la première, traversa les rues, et le soir il y en eut une troisième, à laquelle assistèrent tous les nobles de Barcelone, suivis chacun de deux domestiques, et portant alternativement un crucifix de grandeur naturelle, et si pesant, qu'aucun n'en pouvait supporter le poids, plus de quelques instans. Les échafauds et les images n'étaient pas les mêmes que ceux qui avaient paru la veille, mais ils représentaient les mêmes événemens. Chaque échafaud était complètement

occupé par des images de grandeur naturelle, et entouré d'une bordure sculptée à jour, supérieurement dorée; et les porteurs, comme dans les précédens, étaient cachés par des rideaux de velours noir, richement brodés. Deux cents pénitens, habillés de gris, les suivaient comme auparavant. Dans chacune de ces processions, il y avait plusieurs enfans, dont quelques-uns n'avaient pas plus de trois ans, qui portaient de petites croix, avec chacun un flambeau à la main; car on s'en sert dans toutes les processions, même au milieu du jour.

Ces différens échafauds, avec leur groupe de figures, appartiennent aux différentes corporations, soit de nobles ou d'artisans, et sont rangés dans les processions, selon leur droit de préséance. Ces groupes sont appelés le mystère de la corporation. Celui des artisans français est un *Ecce homo*.

Le jour suivant, à neuf heures du matin, à mon grand étonnement, parce que c'était un samedi, la résurrection fut annoncée par le son des cloches, le bruit du tambour, celui des canons, les cris du peuple et les pavillons que l'on voyait flotter dans les airs; en un moment, tous les signes de deuil fu-

rent suivis des marques de la joie la plus frénétique.

Ces processions ont été interrompues pendant plusieurs années; elles furent défendues par le gouvernement, à raison des abus qui s'y étaient glissés; et, à leur place, on substitua le carnaval, avec les mêmes excès licencieux, et la même confusion qui sont, en Italie, les accessoires ordinaires. Mais après que les habitans de Barcelone, dans l'année 1774, eurent résisté aux demandes du gouvernement, qui voulait qu'ils fournissent un homme sur cinq pour l'armée, comme les autres villes et provinces d'Espagne, le carnaval fut défendu, et le commerce, qui avait toujours été animé à cette époque, éprouva un dommage sensible, ce qui fit que les citoyens demandèrent vivement le rétablissement de leurs processions.

Après Pâques, il y en eut une moins considérable; environ soixante-dix prêtres, chacun avec un flambeau allumé, précédés d'un hérault, avec sa bannière, transportent l'hostie sous un dais de velours cramoisi, chez ceux qui n'ont pas été assez bien pour la recevoir dans les églises.

Les rues de Barcelone sont étroites et tortueuses comme celles de toutes les anciennes villes. La vieille ville romaine peut encore se distinguer aisément; elle occupe une petite éminence dans le centre de la ville actuelle, avec une de ses portes et quelques-unes de ses tours bien conservées. On y voit plusieurs sarcophages, des autels, des images et des inscriptions, avec un temple de Neptune, objets qui ont tous été bien décrits par les antiquaires. C'est ici que Ferdinand et Isabelle reçurent Colomb à son retour d'Amérique, et c'est de là que sortit ce navigateur pour sa seconde expédition, l'année 1493.

En visitant les églises de Barcelone, je confirmai une observation qui s'était offerte à moi-même, dans les plus misérables villages, au midi des Pyrénées. Il est évident que toutes leurs décorations ont été inventées vers le commencement du seizième siècle, après que l'or et l'argent de l'Amérique eurent été apportés en Espagne; chaque autel, ainsi que chaque colonne, montrent que l'amélioration du goût n'a pas suivi l'accroissement des richesses. Celles-ci ont surpris les Espagnols, et ne les ont pas trouvés préparés à faire un usage con-

venable de leurs trésors abondans. Aussi les pilliers mêmes, composites et corinthiens, sont chargés de nouveaux ornemens; et quoiqu'ils soient cannelés ou contournés, ils sont entortillés de lière ou de pampre, et sont presque cachés par la multitude d'anges qui volent autour d'eux, ou par des chérubins grimpés sur les branches; et tout ce ridicule assemblage est couvert d'or éclatant. La génération présente est éclairée, et son goût très-raffiné; cependant, elle manque de résolution pour réformer les abus et enlever tous ces ornemens, auxquels la dévotion et le zèle aveugle de ses aïeux avaient donné la sanction. Un de leurs meilleurs écrivains a fait à ce sujet des remontrances qui ont attiré l'attention du gouvernement, auquel on doit de sages réglemens pour l'avenir.

Il y a dans Barcelone une académie pour les beaux-arts; elle est ouverte à tout le monde, et l'on y enseigne *gratis* le dessin, l'architecture et la sculpture sous la direction de don Pedro Moles, et d'autres personnes qui, comme lui, excellent dans les branches qu'elles professent. Il y a pour cela sept salles spacieuses, fournies, au frais du roi, de tables, de bancs,

de lumières, de papier, de pinceaux, de dessins, de modèles d'argile et de sujets vivans. Les élèves s'assemblent le matin de dix à midi, et le soir de six à huit, en hiver; et de huit à dix en été.

Cette académie est bien suivie. Je comptai un soir plus de cinq cents enfans, dont plusieurs finissaient des dessins, qui montrèrent ou un génie supérieur, ou une application plus que commune. Il n'y a qu'un bien petit nombre de ces enfans destinés à devenir peintres. Ce n'est point l'intention du gouvernement de former tous ces élèves à l'art d'Appèles, et encore moins celle du comte Campomanes, qui a suggéré cette institution. Presque tous ces jeunes gens sont des apprentis commerçans, et on a jugé avec raison que tous les autres arts pouvaient recevoir quelque secours de celui de la peinture, dont la propriété particulière est de faire exceller dans l'imitation. De telles institutions manquent en Angleterre. Non-seulement le sculpteur, l'architecte et l'ingénieur, mais aussi le carrossier, le tourneur, le tisserand, et même le tailleur et le chapelier, peuvent tirer un grand avantage de cette perfection de coup d'œil, et de

cette fécondité d'invention que l'on acquiert par la pratique du dessin et de la peinture.

D. Pedro Moles est un artiste dont les travaux ont été universellement admirés pour la beauté de ses traits et la force de son expression. Il est fâcheux que la gravure lui ait été ôtée des mains ; peut-être est-il plus utilement employé en surveillant cette académie , mais comme graveur , il se serait acquis une réputation plus durable , et aurait servi plus avantageusement sa famille.

Une des sept salles dont j'ai fait mention ; est destinée à une école nautique, et fournie de tout ce qui est nécessaire pour enseigner l'art de la navigation. Les étudians , actuellement au nombre de trente-six, s'assemblent tous les matins de huit à dix , et tous les soirs de trois à cinq. Depuis son premier établissement, cet utile séminaire a fourni plus de cinq cents pilotes , capables de faire naviguer un vaisseau dans toutes les parties du globe.

Une institution aussi bien dirigée que celle dont je viens de parler, est l'académie militaire, dans laquelle il y a trois magnifiques appartemens destinés aux étudians, pour suivre leurs études, depuis les premiers élémens de

mathématiques, jusqu'aux branches les plus relevées de cette science. Cette académie, et d'autres semblables, établies par la monarchie régnante, sont d'une très-grande importance pour la nation, car elles fournissent un nombre suffisant d'ingénieurs dans les temps de guerre, sans que l'Espagne soit, comme auparavant, dans la nécessité de dépendre entièrement, à cet égard, de ses alliés. Les séminaires sont les seules écoles où l'on puisse étudier avec avantage les mathématiques; car, quoique dans toutes les universités il y ait des professeurs établis pour cette branche, on dit qu'ils ignorent complètement la science qu'ils sont chargés d'enseigner<sup>1</sup>.

Outre ces institutions pour ceux qui se destinent aux arts ou aux armées, il y en a quelques autres d'une utilité plus générale, accessibles à tous les citoyens sans distinction; ce sont un cabinet d'histoire naturelle et des bibliothèques publiques, dont il y en quatre, trois générales, et l'autre bornée à la médecine et à la chirurgie. Le cabinet appartient à D. Faime Salvador. D'après ce que j'en avais entendu dire, je m'étais formé une haute idée

<sup>1</sup> *V. Camp. E. P. Ap. I. p. 192.*

de cette collection ; mais je dois avouer que j'en fus très-mécontent. Il y a trente ou quarante ans qu'il pouvait être digne d'attention ; mais la science elle-même et les cabinets des curieux ont fait tellement de progrès , que les collections qui , à cette époque reculée excitaient la surprise , sont à présent justement regardées avec une froide indifférence. Les bibliothèques générales sont celles du collège de l'Evêque, des Carmélites et des Dominicains. Je trouvai cette dernière très-digne d'attention, comme contenant plus de livres modernes précieux qu'aucune des premières. Parmi ces livres, quelques-uns des plus remarquables sont : les Ruins of Palmira ; Raphael's Head by Fidanza ; la Chine de Du Halde ; Monumens de la Grèce ; Histoire généalogique de la maison royale de France et des anciens Barons , par le P. Anselme ; Antichita di Ercolano ; *Muratorii Thésaur. vet. Inscriptionum* ; *Numismata Vir. illust. ex Barbadica gente* ; *Dannubius Pannonico Mysicus*. Ces ouvrages suffisent pour montrer que cette collection n'est pas à mépriser. En un mot , quelles que soient les études qu'un homme désire poursuivre , il trouvera dans l'une ou l'autre de ces biblio-

thèques les meilleurs livres qu'il pourra consulter pendant six heures, tous les jours, excepté ceux de fête. Il y a dans le couvent des Dominicains un appartement entièrement rempli de livres prohibés par l'inquisition; et pour que personne ne soit tenté de les lire, tous les espaces vacans sont remplis de peintures de diables brisant des os humains, qui sont supposés appartenir à des hérétiques. De peur cependant que cette vue ne suffise pas pour réprimer une curiosité peu convenable, on s'est assuré, au moyen de serrures et de cadénats, que personne ne pourrait y avoir accès sans une permission spéciale.

On voit, dans le cloître des dominicains, plus de cinq cents actes de sentences prononcées contre des hérétiques; elles contiennent leur nom, leur âge, leur occupation, le lieu de leur demeure, le temps où ils ont été condamnés, avec le résultat; si le patient a été brûlé en personne ou en effigie, ou s'il s'est retracté et a été sauvé, non du feu ni du bûcher, car il pourrait retomber dans la même faute, mais des flammes de l'enfer; la plupart ont été des femmes. La première date est de 1489, et la dernière de 1726. Sous chaque inscription,

il y a un portrait de l'hérétique, quelquefois à moitié, d'autres fois plus de trois quarts dévoré par des diables. Je fus tellement frappé des formes fantastiques que les peintres ont données à leurs démons, et des étranges attitudes des hérétiques, que je ne pus résister à la tentation d'en copier quelques-uns, entr'autres celui que je joins à cet ouvrage, dans les momens où il n'y avait personne dans le cloître. Quelque temps après, étant assis avec un des inquisiteurs qui m'avait honoré de sa visite, il prit négligemment mon livre de *memorandum*, et le hasard voulut qu'il l'ouvrît précisément à la feuille qui contenait mes dessins. Je me mis à rire; il rougit, mais nous ne prononçâmes pas alors un seul mot ni l'un ni l'autre. Quinze mois après, quand je retournai à Barcelone, il sourit et me dit : « Vous voyez que je puis garder un secret, et que nous ne sommes pas étrangers aux principes d'honneur ».

J'eus l'occasion, pendant mon séjour à Barcelone, de voir tout le tribunal de l'inquisition assemblé dans une grande procession, pour célébrer la fête de *S. Pedro, martyr*, leur saint patron, dans l'église de Sainte-Ca-

therine des Dominicains. Il eût été heureux pour la chrétienté que leurs fêtes eussent toujours été aussi innocentes que celle-là. Il est cependant universellement reconnu, pour l'honneur du corps de Barcelone, que tous ses membres sont des hommes de mérite, et la plupart d'entr'eux sont distingués par leur humanité.

Après avoir visité les églises à toutes les heures, d'abord que quelque service était achevé, je fis la partie avec quelques amis, d'aller entendre un office pénitenciel dans le couvent de *S. Felipe Nevi*, un vendredi soir, 28 avril. La première partie du *Miserere* était à peine achevée, que les portes furent fermées, les lumières éteintes, et que nous restâmes dans la plus profonde obscurité. Dès l'instant où mes yeux ne purent plus trouver d'objets pour distraire mon esprit, mon attention fut réveillée par les accents de l'harmonie, car toute la congrégation se joignit au *Miserere*, qui fut chanté avec une plaisante solennité, d'abord avec un son doux et plaintif; mais les assistans ayant mis leur dos à nud, et s'étant préparés à le fustiger, ils commencèrent tous à peu près en même temps à user de la discipline; ils éle-

vèrent leur voix , en pressèrent la mesure , et l'augmentèrent par degrés , soit en vélocité , soit en violence , se fustigèrent avec plus de force qu'ils n'avaient commencé de le faire , et chantèrent plus fort et plus haut , jusqu'à ce qu'au bout de vingt minutes , toute distinction de son fut perdue , et le tout finit par un profond gémissement. J'avais été préparé à quelque chose de terrible ; cependant , cela surpassa tellement mon attente , que mon sang se glaça dans mes veines ; et quelqu'un de notre compagnie , nullement remarquable pour la sensibilité de ses nerfs , étant ainsi pris par surprise , se mit à fondre en larmes.

Cette discipline se répète tous les vendredis de l'année , plus souvent dans le carême , et elle est d'un usage journalier pendant la semaine sainte. Il ne m'était pas permis de demander quel avantage on retire , ou quels bénéfices on attend de cette sévérité ; cependant , en voyant que le vice prévaut toujours en Espagne , je crains bien que cette pratique n'ait que très-peu , si elle a même quelque tendance à réformer le caractère moral.

L'*Hospicio* , ou la maison d'industrie pour les pauvres , attira ensuite mon attention. Cette

institution a eu son origine dans l'année 1582, très-près de l'époque où les pauvres commencent à occuper sérieusement l'attention de tous les gouvernemens de l'Europe. A la maison d'industrie est uni l'hôpital de *Mercy* qui, dans l'année 1699, fut confié aux soins des nones de S. François, appelées *Monjas Terciarias de S. Francisco*; le tout fut réformé en 1772. On entretient dans cet établissement les enfans de parens qui sont chargés d'une nombreuse famille, les mendiants et les autres individus dans la détresse. Dans l'année 1784, il y avait 1,466 pauvres; l'année suivante, 1,383; et quand j'y étais, en 1785, leur nombre était de 1,460; la moyenne se trouve donc de 1,436. De ce nombre, environ 1,000 sont capables de travailler; 300 sont idiots, et le reste sont de petits enfans. Toute leur dépense se monte environ à quarante-huit mille deux cents livres catalanes, ou environ cinq mille cent soixante-quatre livres sterling par année. Le roi alloue, pour chaque pauvre, quatorze maravedis par jour, pour acheter une ration de pain; ce qui équivaut à un sou sterling ou à peu près. Les contributions volontaires se montent à peu près à quinze mille livres catalanes, et le *deficit*

est comblé par l'évêque. Les femmes et les enfans sont occupés à tricoter, filer et faire des dentelles. Les hommes cardent, peignent, filent et tissent du coton, du lin et de la laine. Le produit de ce travail est chétif, car il est à raison seulement d'un sou par jour pour chaque individu, et cela même si nous supposons, ce qui ne peut pas être en Espagne, trois cents jours de travail et 1000 pauvres propres à être employés. Cependant, ces produits sont plus grands, à proportion, que la moyenne de nos maisons de travail en Angleterre.

Quoiqu'il n'y ait pas de pauvres mieux vêtus, mieux nourris, mieux soignés ou mieux logés, ni qui puissent trouver des soins plus tendres quand ils sont malades, ils ne peuvent pas oublier aisément la perte de leur liberté; aussi méprisent-ils tous ces avantages quand il les comparent avec elle; et un bien petit nombre, autres que les décrépits, voudraient-ils demeurer dans ces murs, si on leur permettait d'aller mandier leur pain de porte en porte? Ce principe cependant a produit beaucoup de bien; car la plupart des jeunes gens de Barcelone, qui ont quelque mérite ou industrie, se forment en sociétés pour leur soutien mutuel,

de la même manière et à peu près sur le plan adopté par nos sociétés d'amis (Friendly Societies) en Angleterre. Ces sociétés ont chacune leur maison, prise du nom du saint sous la protection duquel elles se sont mises. Elles sont sur le pied le plus respectable, et quand elles sont bien conduites, elles ne permettent qu'aux sujets les plus indignes et les plus imprévoyans d'être disgraciés, au point d'être confinés parmi les fous et les enragés. Ceux qui sont capables de travailler, mais qui préfèrent vivre dans l'oisiveté et le vice, sont abandonnés à la correction des lois.

Il y a ici une maison de correction qui est trop remarquable pour la passer sous silence. Elle a deux objets; le premier est la réformation des prostituées et des voleuses; le second, la correction des femmes qui manquent à leurs obligations envers leurs maris, et de celles qui négligent ou déshonorent leur famille. Cette maison, pour ce but, est divisée en deux parties distinctes, qui n'ont aucune communication entr'elles; l'une s'appèle *real casa de galera*; et l'autre, *real casa de correccion*. Le roi alloue, pour chacune des femmes enfermées dans la première, sept deniers pour

acheter dix-huit onces de pain ; et neuf deniers, ce qui est à peu près un sou sterling (deux sous), pour se procurer de la viande. Le fonds, pour ce but, provient d'amendes ; mais pour aider à ce fonds, les femmes sont obligées de travailler aussi long-temps que le jour le leur permet. Elles gagnent, par leur travail, environ cinq schellings (six livres) par mois, dont elles en ont la moitié pour elles ; tandis que de l'autre moitié l'alcaïde, ou gouverneur, en a un dixième pour servir de stimulant à son attention <sup>1</sup>. Ces femmes, travaillant ainsi depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, gagneraient beaucoup plus s'il n'y avait pas cette multitude de fêtes.

Les dames qui méritent une correction plus sévère que celle que leur mari, leur père, ou leurs autres relations peuvent convenablement leur administrer, sont confinées par les magis-

<sup>1</sup> Une distribution très-juste et convenable de cet argent, que peuvent gagner des personnes en réclusion, est celle qui est en usage dans la maison de détention de Saint-Lazare, à Paris ; où les femmes qui y sont occupées à broder reçoivent journellement un tiers du produit de leur travail ; un autre tiers est réservé pour la maison, et le troisième leur est conservé pour le moment où finit leur détention.

trats, pour un terme proportionné à leurs offenses, dans cette demeure *royale*, ou *casa real de correccion*. Le parent qui les a fait renfermer doit payer trois *sueldos*, ou quatre sous et demi par jour, pour leur entretien, et elles doivent se contenter de cette mince provision. Elles sont contraintes ici de travailler, et le produit de leur travail leur est conservé jusqu'au moment où le temps de leur arrestation est expiré. Tout le bâtiment pourrait contenir 500 femmes; mais à présent il n'y en a que 113; et parmi, quelques dames de condition qui, à ce que l'on suppose, avaient l'usage de rendre des visites à des amis d'un rang fort au-dessous du leur. Elles reçoivent ici une correction corporelle quand on le juge nécessaire pour leur réforme. Cet établissement est sous la direction et le gouvernement du *regente de la audiencia*, assisté de deux sieurs juges criminels, avec l'alcaide et ses attenans. Un de ces juges me conduisit dans chaque appartement, et c'est de lui que j'ai pris toutes mes informations. Entr'autres particularités, il me dit qu'ils avaient alors sous la discipline une dame de distinction, accusée d'ivrognerie et d'imprudence dans sa conduite. Comme elle

était veuve, la partie accusante était son beau-frère, le marquis de \*\*\*\*\*.

Les juges de cette cour passent universellement pour des hommes de probité, et dignes du haut degré de confiance que l'on a placé en eux. Un d'eux, D. Francisco de Zamora, à qui je suis redevable des égards les plus attentifs, est une personne d'une application infatigable et d'une connaissance universelle.

Quoique l'*audiencia*, mentionnée ci-dessus, soit une institution moderne, elle a quelque ressemblance avec les cours de Westminster-Hall, et encore davantage avec les parlemens de France, puisqu'elle a l'administration de la justice civile et criminelle, avec le gouvernement économique et politique de toute la province, comme les anciennes cours de tous les souverains féodaux. Le capitaine général, gouverneur de la Catalogne, est président de l'*audiencia*, avec sa voix. Ce tribunal, qui est suprême et reçoit les appels, est divisé en trois cours, une criminelle, les deux autres civiles, qui deviennent une cour économique, quand elles sont réunies en une.

Dans chacune de ces cours il y a cinq juges.

Les rois d'Arragon, et après eux les souverains de l'empire réuni de Castille et d'Arragon, étaient dans l'usage de nommer un vice-roi de Catalogne; jusqu'à ce que Philippe V, dans l'année 1716, changea le gouvernement de cette province, y établit l'*audiencia*, et nomma son capitaine général pour la présider.

Outre ces cours générales, il y en a une établie pour le commerce, laquelle est encore subdivisée. Une de ces subdivisions est judiciaire et détermine les différends entre les négocians, et l'autre a le gouvernement de tous les arts et manufactures.

Toute la ville de Barcelone est divisée en cinq districts ou quartiers, sur chacun desquels préside un des cinq *alcaldes del crimen* ou juges de la cour criminelle de la *audiencia*, avec son *promotor*, *escrivano*, *alguazil*, *portero*, et ses *alcaldes de barrio*, pour juger en premières instances toutes les causes civiles ou criminelles entre les habitans, et pour maintenir la paix dans leur quartier respectif. Les *alcaldes de barrio* dont chaque quartier en choisit annuellement huit, ressemblent à nos constables. Mais outre cela il y a deux

*alcaldes mayores*, pour conserver la paix et la justice dans toute la ville.

Le gouvernement de Barcelone, pour tout ce qui a rapport à l'économie politique, est confié à une cour de vingt-quatre *regidores nobles* ou *aldermans*, quatre députés des communes, avec pouvoir de voter, et deux syndics, l'un appelé *procurador*, et l'autre *personeros*. Cette cour est subordonnée à l'*alcuerdo*, ou cour économique, qui est composée de deux cours civiles, et à laquelle assiste le *regente de la real audiencia*, sous la présidence du capitaine général de la province.

Il y a trois collèges *d'escrivanos*, les premiers appelés *escrivanos publicos*, ou *escrivanos de numero*, ce sont les notaires pour les contrats et les testamens. Les seconds *escrivanos reales de la audiencia*, sont présents à la cour pour rendre authentiques toutes les transactions qui s'y passent; mais ils peuvent aussi, par une permission spéciale, faire des contrats. Les troisièmes improprement appelés *escrivanos*, car ils sont *procuradores*, c'est-à-dire, procureurs, sollicitateurs ou avocats pour solliciter et plaider toutes les

causes dans les cours de justice. Ils sont distingués, en catalan, par le nom de *notarios reales causidicos*, et quoique par la loi ils soient limités à trente, il est impossible de les borner à ce nombre, à cause de la multitude des causes qu'il y a à plaider. Il y en a à présent soixante-treize, outre cent quatre-vingt-dix-neuf avocats.

La multitude des causes ne provient pas en Catalogne, comme dans le pays de Galles, d'aucune violence dans le tempéramment, ni d'un esprit litigieux chez les habitans, mais de l'incertitude de leurs lois. Ils ont un code particulier, appelé *constitutions de Catalogne*; mais comme ils n'est point suffisant pour leurs besoins, le premier en force, après celui-là, est la loi canon, et dans les cas où elle se tait, leur dernier ressort est le code Justinien.

Les procès ont lieu par déposition écrite; et les seules parties visibles en cour sont les juges et les plaideurs, avec les *relatores* ou lecteurs de l'évidence, certifiée par l'*escrivano*, en présence duquel elle a été prise. On nomme pour assister les personnes pauvres, un procureur et un avocat; l'un sollicite et l'autre plaide leurs causes.

Je n'ai point vu d'hôpital sur le continent aussi bien administré que l'hôpital général de cette ville. Il est remarquable par l'attention que l'on y a pour les convalescens, car on leur a destiné une habitation séparée, où après qu'on les a renvoyés des quartiers des malades, comme étant guéris de leurs maladies, ils ont le temps de recouvrer leurs forces avant de retourner endurer leur fatigue accoutumée, et gagner leur pain par leur travail. Rien n'est plus utile, rien n'est plus humain que cette addition. Le nombre de malades reçus dans cet hôpital a été, dans l'année 1785, de 9,299, et en 1786, de 6,488. Dans la première année il en mourut 844; dans la dernière 926; ce qui, l'un dans l'autre, fait à peu près un neuvième de ceux qui étaient entrés; mais aussi il faut considérer, qu'on envoie plusieurs malades dans cet hôpital, uniquement pour épargner les dépenses des funérailles.

On a uni à cet hôpital, sous la même administration, un établissement pour les enfans trouvés, suffisamment vaste pour la ville et ses environs. Ces enfans abandonnés, d'après la moyenne des deux dernières années, se montaient à cinq cent vingt-huit, dont les deux

tiers sont morts; proportion effrayante pour l'humanité, mais conséquence inévitable de ce qu'on enlève ces enfans à leur mère et de ce qu'on les entasse dans une ville, et sur-tout lorsque, comme à Barcelone, une seule nourrice est chargée de cinq enfans. Il est fâcheux qu'on n'ait pas, comme en France, recours au lait de chèvre, ou que les nourrices n'aient pas appris à se servir de biberon, comme le font celles de l'hôpital des orphelins à Dublin.

Les enfans de cet établissement de Barcelone, sont mis en apprentissage lorsqu'ils ont atteint un âge convenable; et quand les filles sont nubiles, on les conduit en procession au travers les rues, et si quelque jeune homme en voit une qu'il veuille choisir pour sa femme, il a la liberté de la désigner, ce qu'il fait en lui jetant son mouchoir. Il y a encore à Barcelone, outre ces fondations charitables, un hôpital pour les orphelins; mais je n'eus pas l'occasion de le visiter.

Les auberges sont peu inférieures à celles des grandes villes de France. La table est bien servie et fournie avec abondance de bon vin. Toute la dépense d'un individu, pour son logement et sa table, n'est que de cinq livres de

France, ou quatre schellings et deux sous sterling par jour.

Barcelone peut être considérée comme divisée soit en quartiers, soit en paroisses; il y en a cinq des premiers, et huit des dernières, y compris la cathédrale. Dans la circonférence de quatre milles elle contient actuellement 10,267 maisons et 20,128 familles, ce qui porte le nombre des individus à 94,880.

On pourra aisément juger de la prospérité de cette ville, par l'exposé de l'état de sa population à différentes époques.

|                                            |         |
|--------------------------------------------|---------|
| L'an 1464, le nombre de ses habitans était | 40,000. |
| 1657 . . . . .                             | 64,000. |
| 1715 . . . . .                             | 37,000. |
| 1759, en 13,917 familles . . . . .         | 69,585. |
| 1778, en 16,608 <i>id.</i> . . . . .       | 84,870. |
| 1786, en 20,128 <i>id.</i> . . . . .       | 94,880. |

Le déficit qui se remarque dans l'année 1715, peut s'expliquer aisément, si l'on se ressouvient que pendant la guerre de la succession, Barcelone fut assiégée trois fois, et prise deux, d'abord par les Anglais et ensuite par les Français. Les émigrations furent très-considérables, et les meurtres innombrables

pendant tout le temps que durèrent ces convulsions.

Si on compare les recensemens faits par le gouvernement, avec les registres des naissances et des morts des paroisses, on sera tenté de supposer quelque négligence dans les uns ou les autres, à moins que l'on ne prenne en considération le nombre des prêtres, des soldats, des moines et des nones, qui fait que la proportion diffère de celle que l'on trouve dans les autres pays. Les naissances, d'après la moyenne des deux années 1785 et 1786, sont au nombre de trois mille neuf cent soixante-six, tandis que les morts se montent à quatre mille cent quatre-vingt-dix-huit; ceux-ci excèdent donc annuellement les naissances de deux cent trente-deux. Cette circonstance n'est pas rare dans les grandes villes; mais si nous multiplions les naissances par vingt-six et les morts par trente-six, et que nous prenions une moyenne entre ces deux nombres, nous aurons cent vingt-sept mille quatre-vingt-dix-sept; ce qui porte la population de Barcelone à trente-deux mille deux cent dix-sept individus de plus que les recensemens du gouvernement ne



le font. Il est vrai que le peuple a un intérêt direct à cacher le nombre des habitans, dans le but de diminuer ses contributions. Cela étant ainsi, nous nous approcherions peut-être davantage de la vérité, si nous supposions, en ne comprenant que les habitans réunis en familles, que la population de Barcelone s'élève à plus de cent mille ames. Je vais toutefois l'établir ici d'après les relevés du gouvernement.

|                                                                      |         |
|----------------------------------------------------------------------|---------|
| Habitans réunis en familles. . . . .                                 | 94,880. |
| Prêtres séculiers et desservant des églises.                         | 912.    |
| Dans dix-neuf couvens de moines. . .                                 | 1,212.  |
| Dans dix-huit de nones et trois de<br><i>beatas</i> . . . . .        | 654.    |
| Dans l'hôpital général, avec les enfans<br>trouvés. . . . .          | 2,597.  |
| Dans la maison de travail. . . . .                                   | 1,438.  |
| Dans les prisons et la maison de cor-<br>rection . . . . .           | 337.    |
| Dans le sanctuaire de la cathédrale, à<br>présent seulement. . . . . | 8.      |
| En garnison et dans l'académie militaire.                            | 5,628.  |
| Officiers de justice et inquisiteurs. . . .                          | 147.    |
| Clergé de Saint-Philippe et autres. . . .                            | 157.    |
| Etrangers à bord des vaisseaux et dans<br>les auberges . . . . .     | 3,440.  |

TOTAL des habitans, à Barcelone. 111,410. \*

\* D'après Bourgoing, quatrième édition, troisième volume,

Je tiens ce relevé de la population de Barcelone de D. Francisco de Zamora, et il m'a été confirmé par le capitaine général, cependant ils ont reconnu qu'il était presque impossible d'obtenir de la précision à cet égard, et ni l'un ni l'autre ne pouvait me donner le nombre des prisonniers de l'inquisition.

Les richesses qui circulent dans Barcelone ne sont pas confinées dans ses murs, mais elles servent à augmenter la population de tous les villages environnans qui, dans un cercle de cinq lieues, sont au nombre de cent cinq, tous sujets à sa juridiction, et participant tous à sa tranquillité, qui provient de l'énergie d'un gouvernement bien constitué.

L'industrie qui paraît de toutes parts dans la Catalogne, semble agir avec une force concentrée dans Barcelone. De bonne heure le matin et tard le soir, non-seulement on entend le marteau frapper sur l'enclume, mais on voit encore chaque artiste très-occupé, et chaque

page 333), la population de Barcelone, y compris celle de Barcelonette et la garnison, se montait, quand il a publié son voyage, à 160,000; mais la stagnation du commerce doit avoir diminué sensiblement la population de cette ville de fabrique.

individu de son côté ajoute quelque chose au fond général.

Il y a deux métiers considérables à Barcelone, ceux de tailleur et de cordonnier : ils sont employés à habiller l'armée, non-seulement en Espagne, mais sur tout l'empire. Il est curieux d'observer, que de même que l'Écosse passe pour fournir des jardiniers, l'Irlande des porteurs de chaises, les Suisses des soldats; de même la Catalogne est distinguée sur toute l'Espagne pour ses cordonniers et ses tailleurs.

Parmi les métiers les plus considérables sont ceux des ouvriers qui travaillent les soieries, des couteliers, des armuriers et chaudronniers, des charpentiers, des tourneurs, ainsi que les frangiers et les brodeurs<sup>1</sup>. Je fus particulièrement frappé de voir les armuriers,

<sup>1</sup> Une fabrication qui s'est particulièrement perfectionnée à Barcelone, est celle des chapeaux. Les Lyonnais y avaient jusqu'à présent trouvé un débouché considérable de cet objet de fabrique; mais maintenant les ouvriers catalans, qui se sont perfectionnés au moyen de ceux qui ont émigré de Lyon, fabriquent suffisamment de chapeaux, non-seulement pour la consommation intérieure, mais aussi pour celle de l'Amérique espagnole.

non-seulement aussi nombreux et aussi diligens, mais encore singulièrement adroits dans le maniement de leurs instrumens. Les tourneurs sont plus qu'adroits, car dans l'occasion ils se servent d'un pied comme de la main pour guider l'instrument ou pour fixer la poupée. Les charpentiers travaillent d'une manière particulière à cette ville. Ils n'ont ni scie montée, ni scie à main, ni herminette, ni hache, ni coignée. Pour fendre une planche ils la fixent dans une presse et se servent d'une scie faite d'un ressort, tendue par un arc, et qui exige deux hommes pour la faire cheminer; nous pensions ne pas être d'abord surpris de cette méthode, mais quand nous voyons deux hommes employés au même outil, tandis qu'un seul avec un instrument de la même forme, mais plus petit, parvient à faire des queues d'aronde pour la menuiserie, ou des mortaises pour des portes et des fenêtres, alors il nous est permis de sourire. Si ces charpentiers veulent aplanir une planche, ils l'inclinent sur deux treteaux de bois et coupent en travers le fil du bois avec une hache de tonnelier<sup>1</sup>, sans réfléchir qu'un corps élasti-

<sup>1</sup> Espèce de hache à gouge.

que ne peut pas résister avantageusement à un choc. Il n'est pas nécessaire qu'un mécanicien sache expliquer les lois du mouvement; mais ce que les philosophes acquièrent par l'étude, il doit l'apprendre par l'observation; et chez lui l'expérience doit suppléer à l'instinct et remplacer l'usage d'un raisonnement abstrait.

Les chocolatiers ont une méthode de travailler particulière à l'Espagne, et beaucoup préférable à celle que nous avons en Angleterre; le travail de nos chocolatiers étant entièrement fondé sur leur force musculaire, ils ne se servent que des muscles de leurs bras, et encore avec le plus grand désavantage possible; tandis qu'à Barcelone, la pierre, au lieu d'être plate et horizontale, est courbée dans la forme d'un segment de cylindre creux, et inclinée à l'horizon. L'ouvrier, placé à genoux derrière, s'appuie dessus avec un rouleau de granit, qui est un peu plus long que la pierre n'est large, et broie le chocolat, en se servant de ses deux mains, et en pressant le rouleau avec le poids de son corps, aussi bien que par la force de ses bras<sup>1</sup>. Cet ouvrier va de maisons en

<sup>1</sup> Cette méthode de broyer le chocolat vient de l'Italie, et est en usage dans toute la Suisse.

maisons , car la plupart des familles préfèrent que leur chocolat soit broyé chez eux. Ils ont pour le commerce une méthode plus expéditive qui broie le chocolat beaucoup plus fin qu'ils ne peuvent le faire avec les mains, ils se servent de cinq rouleaux d'acier poli, tournant chacun sur leur axe et fixés dans un châssis, de manière à ressembler aux rais d'une roue, ou aux rayons d'un cercle. Ces rouleaux sont placés entre deux meules, dont l'une est immobile, tandis que l'autre est mise en mouvement avec les rouleaux, en commun avec deux autres moulins de la même construction, et cela au moyen d'une roue placée au-dessous du plancher, et qui est mue de la manière ordinaire par une mule. Les amandes tombent dans les moulins par une trémie, et de cette manière un seul homme peut moudre trois cents livres de chocolat par jour.

Les manufactures de soie, coton et laine ont adopté les améliorations modernes. Il y a maintenant environ un an que M. Pontet leur a apporté de France un modèle de machine pour filer le coton, mieux que l'on ne peut le faire avec la main, elle ressemble un peu

à celle qui a été inventée par M. Arkwright<sup>2</sup>. Comme cette machine est bien connue en Angleterre, je ne la décrirai pas ici. Il y a à Barcelone une compagnie établie par une charte, pour filer le coton d'Amérique nécessaire aux manufactures, qui étaient dans l'usage de tirer annuellement de Malte du coton filé pour la somme de deux cents mille piastres fortes, ou environ trente mille livres sterling. Cette compagnie jouit de plusieurs privilèges précieux; elle a quatorze machines de Manchester en activité; mais comme le coton arrive sale et plein de sable, ils sont obligés

<sup>2</sup> Il paraît que ces machines à filer le coton n'ont pas été perfectionnées depuis leur introduction en Espagne. Voici comment Bourgoing s'exprime au sujet de ces filatures de la Catalogne : « Les filatures de coton ont pris  
« une progression très-rapide en Catalogne depuis vingt  
« ou vingt-cinq ans; mais on y manque encore de ma-  
« chines propres à filer très-fin. D'ailleurs, on n'y em-  
« ploie que des cotons du Levant, ou de Malte, ou des  
« environs de Malaga, ou enfin des colonies espagnoles.  
« D'anciens réglemens, que l'expérience aurait peut-être  
« dû faire révoquer, excluent d'Espagne non-seulement  
« tous les autres, mais aussi toute espèce de cotons filés,  
« tout tissu où il entre la portion même la plus légère de  
« coton de production étrangère ». (*Voyez* Tableau de  
l'Esp. mod. 4<sup>e</sup> édition, tome III, page 340).

de le préparer avant que de commencer à le travailler; cela se fait par une machine très-simple construite dans ce but, qui consiste en un grand cylindre fait avec des planches étroites, distantes entr'elles d'un demi-pouce. Ce cylindre est incliné à l'horizon et immobile; dedans est une portion de cône, approchant par sa forme du cylindre qui le renferme, et tournant sur leur axe commun. Il est garni de pointes de fer d'environ cinq pouces de longueur, placées sur une ligne spirale, pour correspondre avec des pointes semblables fixées dans l'intérieur du cylindre, dans le but de peigner et de nettoyer le coton. La personne qui d'une main tourne la machine, la remplit avec l'autre. Le gouvernement disposé à donner tous les encouragemens possibles à cette branche de manufactures, a accordé au marquis de Gobert des privilèges exclusifs pour sa blanchisserie à Vicq, comme une récompense de ce qu'il avait planté du coton dans l'île d'Irrica, et il a offert des prix à ceux qui fileront à la longueur la plus grande un fil tiré d'une livre de coton. On emploie toujours pour imprimer les cotons, le même procédé lent des coins de bois, pratiqué en

Angleterre avant qu'on y eut introduit l'usage des cylindres.

La manufacture qui m'a fait le plus grand plaisir, est une d'étoffes de laine, dirigée par D. Vincente Vernis. Il emploie trois cent cinquante personnes à faire du drap pour l'Amérique Espagnole, qui en vérité consume la plus grande partie des marchandises de Barcelone, excepté un peu de soieries et l'eau-de-vie, qui s'introduit par contrebande en Angleterre, au travers Guernsey. D. Vincente a une machine très-bien imaginée et exécutée pour devider et retorder ces laines avec économie; dans cette machine, une jeune fille conduit quatre-vingts devidoirs, tandis qu'une autre met le tout en mouvement, tout en étant occupée à tricoter. Cet enfant, assis sur un banc, fait mouvoir avec le pied une roue verticale qui, au moyen d'une roue à dents, fixée à l'autre extrémité du même axe, met en mouvement la roue horizontale, et fait ainsi tourner les fuseaux. Quand une des petites filles est fatiguée l'autre prend sa place.

Les manufactures se sont augmentées avec une telle rapidité, que le salaire, pour toute

espèce d'artistes, dans la ville et ses environs, s'est élevé de deux piecettes, ou un schelling et huit sous (2 liv.) par jour, pendant lequel ils ne travaillent que sept heures <sup>1</sup>. L'ouvrier ordinaire de campagne peut gagner quatorze sous (1 liv. 8 s.) en hiver, et vingt sous (2 liv.), pendant les moissons; mais ces gains sont en proportion avec le prix des denrées, fixé par les magistrats.

Les artisans estiment, que pour maintenir à Barcelone une famille, avec une aisance passable, leur gain doit être, pour chacun, de cent livres catalanes, ce qui est à peu près onze livres sterling (260 liv.).

Comme il n'est pas aisé de se procurer du combustible, les Catalans en usent avec la plus grande frugalité dans la préparation de leur petit dîner; ils se font rarement la galanterie d'un peu de viande rôtie ou bouillie, mais ils la mangent, pour la plupart du temps,

<sup>1</sup> Cet état de prospérité des manufactures de Barcelone, a bien changé depuis le moment où Townsend a écrit son voyage. Les guerres continuelles où l'Espagne a été entraînée depuis plusieurs années, a réduit à la misère un grand nombre d'ouvriers, soit à Barcelone, soit dans toutes les autres villes de fabriques de ce pays.

cuite à l'étuvée, dans des vases de terre, mis sur leur *fogon*, ou petit fourneau.

Rien ne peut marquer plus distinctement le caractère de ce peuple, et la rigide parsimonie qui accompagne l'industrie des Catalans, qu'un métier qui suffit à plusieurs personnes pour gagner de quoi nourrir eux et leurs familles. Cette occupation est de faire des *fogons*, qui coûtent moins d'un sou sterling (2 s.). Leur manière de les construire a quelque chose de singulier. Ils prennent quelques pots sans fonds, sans s'inquiéter à quel usage ces pots ont été employés auparavant. Ils garnissent bien le dedans, et couvrent le dehors d'argile bien préparée, mettent ensuite trois barrés de fer dans le fond, et trois morceaux d'argile, au lieu de pieds, avec trois autres sur le bord supérieur, pour supporter un *olla* ou *puchero*<sup>1</sup>; le tout est fini, et voilà en quoi consiste toute la cuisine d'un pauvre homme. Le *puchero* est simplement

<sup>1</sup> *Olla*, ou *puchero*, est un vase de terre dans lequel on fait cuire le bouilli. On donne ce nom aussi bien au contenu, comme au contenant; car nous voyons Cervantes parler; dans son Don Quichotte, de la *olla podrida*, qui répond à notre *pot au feu*.

un vase de terre dans lequel ils font étuver leur viande, et de là vient que, même dans les maisons des citoyens les plus riches, l'invitation ordinaire, pour dîner, consiste à proposer de venir partager leur puchero, ou, comme nous disons, de *prendre la fortune du pot*.

La fonderie de canons de cuivre est magnifique, et digne d'être examinée. Il est impossible de voir nulle part du plus beau métal, ni un travail exécuté d'une manière plus habile et plus parfaite. Leur méthode de forer a été introduite sous le règne actuel, par un Suisse, M. Maritz. On fait, chaque année, près de cent pièces de vingt-quatre, outre des mortiers et des pièces de campagne.

Les libraires ont, à Barcelone, une méthode de relier les livres pour les négocians, qui est la plus simple, la plus expéditive et la plus exacte que l'on puisse voir. Ils ont, pour ce but, un chassis avec des barres mobiles dans une rainure, que l'on fixe aisément à la distance convenable.

Un voyageur pourra trouver, dans tous les pays qu'il parcourra, quelque'amélioration mécanique, quelques moyens d'abrégier le

temps, qui seront d'une dernière invention; ou du moins nouveau pour lui; mais je suis tenté de croire qu'aucun pays, si on l'examine avec soin, n'en fournirait plus que l'Espagne. Je ne conclus point cela uniquement des observations que je puis avoir eu l'occasion de faire en passant dans ce pays, mais de celles d'un des plus excellens mécaniciens, M. Betancourt <sup>1</sup>. qui a été chercher, dans toute l'Europe, tous les plus ingénieux artistes jusque dans leur galetas, et qui, je suis persuadé, point par préjugé, mais d'après une connaissance et une conviction intime, place les ouvriers espagnols parmi les plus éminens pour la fertilité en imagination et en invention mécanique.

La vue des platines des fusils fabriqués à Barcelone, m'a fait un plaisir particulier. Dans celles qui sont faites en Angleterre, la

<sup>1</sup> M. Betancourt est très-avantageusement connu en France par divers mémoires et constructions mécaniques, et en particulier par son télégraphe, et par le moyen qu'il a proposé de faire monter ou descendre à volonté l'eau dans les sas des écluses, au moyen de l'immersion plus ou moins grande d'un corps pesant. Ce dernier mémoire a été jugé digne par l'Institut du prix qu'il destine au meilleur ouvrage étranger.

noix, à moins qu'on ne la suppose très-dure, est sujette à s'user, et le chien à retomber à son repos; et même quand elle est exécutée de la manière la plus parfaite, combien n'est-il pas arrivé d'accidens en traversant une haie, un fossé, etc.; dans les platines espagnoles, la noix, si je puis l'appeler de ce nom, quoique d'une construction toute différente, est à l'abri de ces imperfections; mais je n'essayerai point ici une description verbale de cette excellente pièce mécanique, car je ne pourrais en donner une juste idée au lecteur, sans le secours d'une gravure.

Le commerce de Barcelone est considérable, malgré les nombreux obstacles naturels et politiques qui ont arrêté et continuent encore à restreindre ses progrès. Cette ville n'a point de rivière navigable, et semble avoir été bâtie dans sa situation actuelle, uniquement par égard pour la protection qu'elle paraît tirer de la haute montagne qui la commande. Le bassin est formé par un môle, et est suffisamment vaste, mais il n'y a que douze pieds d'eau sur la barre<sup>1</sup>. Le quai est

<sup>1</sup> Cette barre est due aux sables qu'amoncèlent dans ce port le Lobregat et le Besos, deux petites rivières qui y

bien construit , mais il n'est pas permis aux négocians d'y débarquer immédiatement leurs marchandises , et cela , de peur que les bateliers ne viennent à manquer d'occupation. Tous les vaisseaux qui sont admis à la pratique , même lorsqu'ils y sont forcés par la tempête , payent un droit qui est appelé *lluda* , et sont aussi obligés de débarquer leur chargement , et d'acquitter , pour le réembarquement , des droits excessifs.

La province est redevable au comte de Campomanes , de l'abolition d'un obstacle qui gênait ses manufactures , et le pire qu'eût jamais inventé l'aveugle avarice des souverains , pour s'emparer d'un revenu , et arrêter en même temps la source d'où il provient. La *bolla* , quoiqu'abolie , mérite d'être rappelée pour l'honneur du roi qui , d'après des principes dignes d'être adoptés par tous ont leur embouchure. Des Hollandais avaient proposé , il y a quelques années , d'entreprendre de prévenir cet effet , en détournant le cours de ces rivières , et de creuser de nouveau le bassin ; mais leur proposition a été rejetée. Il faut , pour que de pareilles entreprises soient accueillies , un gouvernement attentif au bien de ses administrés , et qui sache s'exposer à un léger inconvénient présent , pour un plus grand avantage à venir.

les souverains de l'Europe, a eu la sagesse de la révoquer. Avant l'abolition de cette taxe vexatoire, le tisserand ne pouvait commencer une pièce de drap, sans envoyer chercher l'administrateur de la bolla, pour y appliquer sa marque de plomb; et quand il l'avait finie, il fallait en faire autant. Quand il en disposait, il était nécessaire d'avoir un autre sceau de plomb, suivi d'un certificat; après quoi, quand on la vendait en détail, la portion enlevée devait être scellée avec de la cire, et on scellait de nouveau, avec du plomb, le bout de la pièce d'où on avait enlevé cette petite quantité; outre toutes ces entraves, les draps payaient un impôt de 15 pour 100.

Nous sommes surpris de l'étrange absurdité de cette imposition; mais si notre gouvernement réfléchit un peu, il verra que les souverains de Catalogne n'ont pas le monopole de la folie. L'Espagne peut, avec beaucoup de raison, dire à l'Angleterre :

*Cum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,*

*Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum.*

HOR. SAT. Lib. I. sat. 3.

L'eau-de-vie, le vin, les noix, les amendes, les raisins et le liège, sont chargés sur la

côte, à différentes places, pour les négocians qui demeurent à Barcelone. Les vignes sont à Mataro, Villanova, Sitges, Valls et Granatché. Le prix des vins varie suivant la saison; mais quand il est le plus haut, nous pouvons compter celui de Mataro, compris les droits espagnols, à seize piastres, ou quarante-huit schellings le muid; celui de Villanova, à quinze piastres; celui de Granatché, à quarante. Tous ces vins sont rouges, mais les suivans sont blancs, savoir: ceux de Sitges, qui se vendent cinquante-quatre piastres; et ceux de Valls, dont le prix est vingt piastres; mais le prix moyen est de douze piastres et demie le muid, tant celui de Mataro, que celui de Villanova.

Quand l'eau-de-vie est la plus chère, elle se vend, libre de droits, rendue à bord, 57 piastres, ou L. 8 11 s., les quatre *cargas* ou pipes de 124 gallons anglais, preuve de Hollande, ou 1 s. 4  $\frac{1}{2}$  le gallon; mais elle se vend quelquefois à dix d. Depuis peu on a embarqué une quantité considérable d'eau-de-vie à Barcelonetta<sup>1</sup>, ou on peut la déposer des con-

<sup>1</sup> *Barcelonetta*, ou *Petit Barcelone*, est une espèce de faubourg de Barcelone, situé en dehors de la porte de la

trées environnantes, sans payer le droit municipal considérable, qui se perçoit aux portes de la ville, sur les denrées de toute espèce. Cette imposition fait que l'eau-de-vie est beaucoup plus chère à Barcelone qu'à Guernesey.

Outre les articles énumérés ci-dessus, les marchands exportent des soies travaillées, des cotons peints, des étoffes de laine, de la mousquetterie et des espèces; mais ces dernières ne sortent que par contrebande. La Catalogne fournit trente-cinq mille pipes d'eau-de-vie, et deux mille de vin, outre trente mille sacs de noisettes, qui contiennent trois boisseaux chacun, à vingt schellings (24 liv.) le sac. De ces différens objets, environ quatre mille pipes d'eau-de-vie et quelques soieries vont à Guernesey et Alderney, et le reste en France; le tout, pour être passé en contrebande en Angleterre.

La sortie de l'écrû de liège, qui est un des principaux objets d'exportation, fut prohibée Mer, et formant un des côtés du port. Il est composé de petites maisons basses, et en partie alignées, qui servent de logemens aux marins et à divers marchands, qui évitent ainsi les droits municipaux qui se payent en entrant dans la ville. On estime que ce faubourg contient 13,000 ames.